

**L'ORACLE DE  
VEULES-LES-ROSES**

Roman

LOUIS-LAURENT BRETILLARD



*Dans cette fiction, Veules-les-Roses  
est le seul personnage qui ne doit pas  
tout à l'imagination de l'auteur.*

## Le cirque Zamor

« Le cirque Zamor à Veules-les-Roses », une voix d'homme tonitruait « le cirque Zamor », puis s'effondrait sur « à Veules-les-Roses », lassée de déclamer jour après jour le nom des villages de Boulogne au Havre. Le cirque Zamor venait piéger les vacanciers. Sous un chapiteau sentant le crottin de chèvre, le lama résigné, la transpiration, mais aussi les pralines et les pommes d'amour, Monsieur Clown saurait chauffer leur marmaille piaillante pour réclamer bonbon, esquimau ou billet de tombola. « Un spectacle pour les petits et les grands, samedi à dix-huit heures sur le parking du Canon », reprenait la voix. Le timbre trahissait une lecture attentive du lieu où le cirque installerait le lendemain son grand chapiteau, sa ménagerie, sa cabane à sucreries et sa billetterie rouge et or.

Entre chaque annonce, Monsieur Loyal, à la fois bateleur et conducteur de la Kangoo rouge-vermillon, lançait le célèbre air de *l'Entrée des gladiateurs* de Julius Fučík crin-crinisé par une sono fatiguée. La voiture atteignait le front de mer, la journée était belle, l'eau délicieuse, les glaces italiennes dégoulinantes, la marée montante avait eu raison des derniers châteaux de sable : les vacances à Veules-les-Roses tenaient toutes leurs promesses.

« Le cirque Zamor, un spectacle pour les petits et les grands, samedi à dix-huit heures sur le parking du Canon », reprit le haut-parleur. Au quatrième tsoin-tsoin, le tube de Julius Fučík fut interrompu par une annonce répétée trois fois d'une voix de féminine à la diction parfaite : « Ce week-end, un meurtre sera commis à Veules-les-Roses. »

Le temps que Monsieur Loyal réalise ce qu'il venait de diffuser et arrête la Kangoo, *l'Entrée des gladiateurs* avait repris de plus belle. Une dame s'approcha pour dire ce qu'elle pensait de ce lugubre marketing et qu'elle se garderait bien d'amener ses petits-enfants dans ce cirque à l'humour mal placé. Monsieur Loyal marmonna quelque chose qui disait sa propre surprise, quand un homme d'un âge avancé exigea des explications sur un ton peu aimable, ponctuant sa question d'un : « ... et arrêtez cette musique, bon Dieu ! » Monsieur Loyal appuya sur *Eject* ; la K7 cent fois jouée sortit du lecteur. Tous les yeux du front de mer étaient braqués sur la voiture du cirque, semblant attendre explications et excuses. Le conducteur bateleur retira son nez rouge, ouvrit la porte, déplia son mètre quatre-vingt-dix hors de la Kangoo, assura le vieil homme qu'il n'y était pour rien, que cela devait être une farce de mauvais goût, qu'il était navré. Devant la consternation d'un public de plus en plus dense, il prit le micro, dit la même chose puis, soulignant son incompréhension du ballant de ses bras, remonta dans la voiture et poursuivit son tour du village. « Le cirque Zamor à Veules-les-Roses, un spectacle pour les petits et les grands, samedi à dix-huit heures sur le

parking du Canon », annonçait-il d'une voix bien fade sans le soutien des tsoin-tsoin circadiens de Julius Fučík.

\*

À marée haute, le grand sable de l'estran cède son statut de plage aux seuls galets. C'est là, sur cette étroite bande entre mer et digue, que les baigneurs font l'expérience cruelle pour les pieds, mais surtout pour l'amour propre, de la terrible marche sur galets, bras sans cesse à la recherche d'un équilibre, genoux vacillants, buste en avant, mâchoire crispée, ventre abandonné à l'effet de la seule pesanteur. Dans l'eau, sur la plage, au club de voile ou sur l'estacade, tout le monde avait entendu, réentendu puis une troisième fois entendu la sinistre annonce, sauf peut-être ceux les plus éloignés du rivage.

\*

Il avait fallu la répétition du funeste message pour qu'Ivan en croie ses oreilles et son français encore lacunaire. Il en resta comme tétanisé, le corps figé entre deux galets dans la position où l'évidence l'avait saisi : ils les avaient trouvés, ils venaient pour lui ! La panique l'emportait sur la réflexion.

\*

Le meurtre du week-end était de toutes les conversations, remontant le cours de la Veules, se répandant de ruelle en rue, envahissant salons de thé, restaurants et commerces, rebondissant des jolies maisons de pêcheur aux belles demeures anglo-normandes qui donnent au village

son charme suranné. Telle une traînée de poudre, la mort annoncée gagnait tout Veules-les-Roses.

\*

Henriette Mouchabeuf avait bon pied bon œil, mais le cerveau un peu fatigué. Sa vie durant, elle avait eu à lutter. Nourrisson, la sécheresse du sein maternel l'avait contrainte à se battre avec du lait de vache contre la mortalité infantile qui entre les deux guerres faisait encore des ravages. Enfant maltraitée, elle eut à faire front à un père violent, alcoolique et pauvre. Placée jeune comme bonne à tout faire, elle reçut des taloches et une éducation sexuelle des plus sommaires de ce bon docteur Marchand qui n'avait que des besoins simples, mais fréquents. Enceinte sur le tard, à seize ans, Marchand la soulagea à coup d'aiguilles à tricoter que sa femme chercha en vain, allant jusqu'à accuser Henriette de les lui avoir volées. Le mariage avec son Robert, qui lui aussi avait eu la vie dure, embarqué à douze ans à la coquille par un patron pêcheur de Dieppe, se termina tragiquement avec trois enfants sur les bras et Robert entre quatre planches de mauvais sapin. Femme de ménage, ouvrière au fumoir pendant la saison du hareng, elle eut la chance de trouver une place stable comme gardienne d'une somptueuse propriété de Varengeville. Sa vie devint plus douce et, une fois ses fils partis, l'un à l'armée, le second à la pêche, le troisième à l'usine, elle suivit les conseils de son patron bienveillant. Elle consacra tous ses gages à l'acquisition d'une maison, petite, mais idéalement placée en surplomb du front de mer de Veules-les-Roses. « Un jour, ta maison vaudra une

fortune », lui aurait-il dit avant de quitter ce bas monde. La prédiction se réalisa. La retraite d'Henriette étant bien chiche et sa santé déclinante, elle se résolut à vendre sa jolie maison. La vendre certes, mais en viager, pour en jouir jusqu'à sa mort tout en mettant du beurre dans ses rares épinards. Elle reçut un confortable bouquet et des vœux hypocrites de bonne santé d'un homme d'affaires qui, apprit-elle plus tard, œuvrait dans la prostitution à Pigalle. Grâce aux soins attentifs de ses fils mis devant le fait accompli, elle retrouva une seconde jeunesse et cela faisait maintenant trente-six ans qu'elle percevait son dû mensuel.

Le fils du proxénète venait d'hériter des affaires et des biens du père, mais pas de son caractère débonnaire. Henriette l'avait reçu chez elle, enfin plus exactement chez lui, deux semaines auparavant : glacial. Elle le savait, cette annonce était pour elle. Qu'avait-elle fait au bon Dieu pour mériter ça après soixante ans de dur labeur et quarante-deux ans de vieillesse paisible ? Qu'il y vienne donc l'héritier, elle l'attendrait de pied ferme. Henriette Moucha-beuf n'avait plus toute sa tête.

\*

L'annonce atteignit Olivier Tremine chez le boulanger où une cliente disait toute l'horreur que cette mauvaise blague lui inspirait ; il fut parcouru d'une onde d'angoisse. La gorge nouée, il rentra chez lui, marchant vite, la tête à ses remords, ignorant les rencontres de voisinage.

Il revivait cette journée de mardi, revoyait la trop jolie Marie Endgard qui du haut de ses seize ans rayonnants ne

faisait jamais rien pour décourager le regard avide des garçons ni celui des hommes. Lorsqu'il franchit le porche d'entrée du club de tennis qui s'ouvrait dans le vieux mur en grès prolongeant la façade de la chapelle attenante à la mairie, elle lui décocha son sourire le plus complice et craquant, affichant au mépris des convenances le bonheur indécent de n'avoir encore pas de comptes à rendre en amour. Il comprit, à leurs regards maladroits, que les copains et copines de Marie étaient dans la confiance et que ce sourire l'épinglait, lui et ses cinquante-deux ans, comme le vieux dégueulasse du club.

La veille, pour sa toute première fois, Marie lui avait confié son jeune corps ; il le lui avait rendu épanoui contre une promesse de secret.

Il voulut reculer, fuir ce club de tennis où il connaissait tout le monde, où tout le monde le connaissait, où rien ne serait plus comme avant, où les regards étaient devenus acides. De Marie à sa meilleure amie, de la meilleure amie à ses amis, de ses amis aux copains puis à leurs parents, puis à tous les autres, le secret avait fait long feu, comme tout secret croustillant, mille fois partagé à condition, bien sûr, de ne pas être répété.

Olivier ne répondit pas au sourire de Marie. Il détourna son regard, sembla chercher quelque chose dans son sac de sport, marqua son inquiétude de ne rien y trouver, parut hésiter, fouilla encore puis retourna sur ses pas. Il fut arrêté dans son repli tactique par la silhouette imposante de Paul Endgard qui éructa : « Je te ferai la peau, salaud ! »

Depuis, il n'était pas retourné au club, se morfondant dans d'inutiles remords, résigné à quitter Veules-les-



Roses, à vendre cette jolie chaumière dans laquelle il avait aimé toutes les femmes de sa vie, jusqu'à son erreur funeste avec cette petite garce de Marie.

À présent, il avait peur.